

Les libéraux en mal du chef idéal

Simon Laflamme

On l'aime; on l'aime plus; on l'aime; on l'aime plus... Ainsi réfléchissent les libéraux des hautes sphères par les temps qui courent quand ils songent à leur chef. Réflexion très peu profonde. Rares, en effet, hormis quelques écarlates de la chambre haute et quelques nostalgiques rougissants de la chambre plus basse, sont les personnages du parti libéral qui fondent leur hésitation ou leur rébellion sur des considérations idéologiques. La question n'est pas «suis-je en opposition, oui ou non, avec les idées de mon chef?» La question est plate: «mon chef peut-il faire gagner au parti libéral la prochaine élection?»

Le problème pour la majorité des rebelles, mais surtout pour les indécis, c'est que le questionnement même constitue la nécessité de la perpétuation de cette ennuyeuse remise en question du leadership de John Turner. Si tout le monde aime John; chacun l'aime. Mais est-ce que tout le monde aime John? Si ce n'est pas tout le monde, combien ne l'aiment pas? Et ceux là qui ne l'aiment pas, sont-ils puissants. Moi, je veux gagner ma campagne électorale. Si John est aimé à l'extérieur un petit peu plus que les autres chefs, moi, je vais l'aimer à l'intérieur. Mais si, à l'intérieur, il y a des puissants qui ne l'aiment pas, moi, il faut que je fasse attention parce que si John est battu un jour ce seront ces puissants qui prendront le pouvoir à l'intérieur et ils ne vont pas être gentils avec moi. Il faut donc que je me taise suffisamment pour ne pas me compromettre, mais que je manifeste assez mes intentions pour être avec John si John gagne et avec les autres si John ne gagne pas. Mais plus on réfléchit à tout cela, et plus le monde sait que la réflexion persiste, plus John s'affaiblit, et il s'affaiblit d'autant plus qu'il a promis qu'il serait toujours gentil avec les récalcitrants. Plus John s'affaiblit, plus je dois remettre en question mes positions dans le parti afin de toujours pouvoir être du bon bord. Douleureuse angoisse d'un député ou d'un ex-député!

Ainsi les libéraux nous lassent-ils de leur indétermination même et alimentent-ils cette indétermination par elle-même. Il aurait pourtant bien simplement fallu faire taire quelques opposants au point de départ (tenir compte un peu plus de Machiavel et un peu moins de Moscovici) pour étouffer ces plates tergiversations. Les partis politiques sont régulièrement à l'affût des faiblesses de leur dirigeant, à la recherche du chef idéal (quand cette recherche n'a pas pour cause l'estime qu'on a de soi même ou les rêves qu'on caresse pour ce moi ambitieux). Comme si, dans la complexité actuelle des systèmes politiques de décision, en plus des distinctions idéologiques, il y avait une réelle différence entre les Mulroney et les Turner. Comme si tout pouvait mystérieusement se transformer dans l'esprit des populations, tout le monde pouvait magiquement devenir un électeur du parti conduit par le chef idéal. Ce ne sont pas des chefs qu'il faut découvrir, ce sont des idées qu'il faut socialement et économiquement établir, ce sont des intérêts qu'il faut défendre et promouvoir, tout en sachant que les sociétés contemporaines, même si elles sont homogénéisées par les mass media, n'en demeurent pas moins irrémédiablement divisées. Or la possibilité de l'établissement de ces idées ne repose pas sur le prestige du chef. Si les sociétés traversées par les moyens de communication de masse se sont uniformisées, elles ne se sont pas unifiées, aplaties au point qu'un être, simplement par ses qualités de chef, pourrait unanimement être loué. A force de croire à la mythologie du genre «le chef ne passe pas» on finit par remplacer des Robert Bourassa par des Claude Ryan puis des Claude Ryan par des Robert Bourassa. Il n'y a pas de charisme qui ne soit pas provisoire, donc il n'y a pas de charisme. Il y a des idées que peuvent incarner des chefs dans l'esprit de certains ensembles sociaux et il y a des communautés d'idées. Mais il y a toujours simultanément

un diversité des idées comme des intérêts.